

Alger, avant la décadence⁽²⁾

Le gros orage, couvant tout l'après-midi au-dessus d'Alger, finit par éclater en début de soirée. L'averse copieuse qui en résulta transforma aussitôt les rues en véritables torrents. L'eau dévalait précipitamment vers les quartiers inférieurs de la ville, en flots impétueux surgissant de partout. Les nombreux escaliers, ainsi que les rampes et les ruelles en pente, permettaient au trop-plein d'eau de se libérer, dans une course folle qui finira au port. Las d'attendre la fin de l'orage, je décidai de m'engager sous les arcades de la rue Abane-Ramdane, où une foule dense et impatiente avait trouvé refuge. Au bout de la rue, je n'avais plus de choix : il fallait courir très vite pour rejoindre, au niveau de la Rotonde, les escaliers qui montaient vers la rue Tanger. De là, je pouvais rejoindre, sans trop de dommages, l'objectif de la course : le restaurant-bar Shahrazade, situé sous la librairie du Tiers-Monde, un établissement où nous nous retrouvions souvent entre amis (l'immeuble n'existe malheureusement plus, une bombe terroriste l'a rayé de la carte)). Justement, je devais y rencontrer un copain. L'endroit était une magnifique œuvre architecturale de style mauresque. Tout ici portait l'empreinte d'un art dont on ne se doutait pas qu'il puisse exister dans cette cave.

Question cuisine, on y mangeait surtout des plats locaux, produits de la gastronomie algéroise. Les menus, servis avec la fameuse galette au blé dur, proposaient une large gamme de recettes traditionnelles. Mais ce soir, il était écrit que je ne goûterai pas aux délices algérois du Shahrazade puisque d'ami, il n'y en avait point. Las d'attendre dans le salon intérieur — qui était notre coin préféré —, je me dirigeai vers le bar.

Cette nuit-là, il n'y avait pas grand monde. Deux ou trois couples dînaient tranquillement, alors que le comptoir était totalement vide. Seul Ahmed L., le propriétaire des lieux, se tenait à sa place habituelle. Il me salua et me servit aussitôt une boisson fraîche. Oum Kaltoum entamait l'une de ses chansons célèbres. J'aimais bien écouter sa musique et j'avais quelques microsillons de ses tubes impérissables chez moi.

Mais, quand j'allais au Shahrazade, j'avais un faible pour Dahmane El Harrachi. Il m'arrivait d'ailleurs de le réclamer à cor et à cri, lorsque la clientèle, parfois composée de résidents égyptiens et syriens, redemandait sans cesse de l'Oum Kaltoum ! Quand il m'aperçut dans la faible lueur pourpre qui inondait le comptoir, Ahmed L. me salua, avant de lever les bras : «Je sais ce que tu vas me dire ! Attends un peu et tu auras ton Dahmane !» Au fond, je savais qu'il n'en ferait rien et qu'il attendra la fin de l'interminable «33 tours» égyptien pour répondre à mon inévitable requête : écouter le chantre algérois.

Dahmane El Harrachi a toujours représenté pour moi la voix de cet Alger de charme et de nostalgie qui restera amarré au fond de mon cœur. Lorsqu'il chante, j'ai l'impression qu'un nouveau soleil, aux rayons tissés d'amour et de générosité, se lève sur les collines de Bouzaréah, pour venir cajoler El Biar et se noyer dans la blancheur étincelante de La Casbah, avant d'aller barbouiller la mer de ce bleu unique que nul autre port ne connaît. Quand il chante, je sens Soustara frémir et, de chaque café maure, de chaque boutique d'artisan, des balcons qui s'étirent, des ruelles réinventées par le rire des enfants, des jardins assoupis, des cuisines sentant bon la sardine et les frites ; de chaque mètre carré de ce quartier typique, montent la même tonalité, le même hymne, la même souffrance, les mêmes espoirs.

Quand il chante, j'entends El Bahdja fredonner, j'entends les arbres déclamer les vieilles romances oubliées et les oiseaux gazouiller de bonheur. J'entends les barques du port se parler dans le langage des amoureux, tendrement ballotées par les vagues somnolentes de midi. J'entends Bab El Oued dire la tranquille nonchalance de ses terrasses inondées de soleil et de joie. J'entends se réveiller la mer du côté de la Pointe, quand l'heure de l'apéritif sonne et que la tentation de pousser jusqu'à Baïnem monte au troisième verre. J'entends pousser le désir d'aller voir si les crevettes du Sauveur sont toujours aussi royalement servies.

C'est une chanson qui ne meurt jamais. Elle renaît

chaque matin, dans la maigre lueur de l'astre naissant, dans les pas hésitants de l'ouvrier, dans le visage défait de la femme de ménage qui attend le bus, dans le rêve du marin s'apprêtant à conduire sa felouque à travers les eaux, encore endormies, de la rade ; dans le sourire de l'enfant ployant sous son cartable, dans le sifflet du policier qui arrache au jour ses premiers cris, dans la perpétuelle renaissance de la vie.

Telle une cascade d'amour, la voix rauque et paisible de Dahmane descend sur la ville pour y semer les graines d'espoir et réinventer le chaâbi pour la majorité, dans le langage de tous les jours et la philosophie du bon sens. Rarement, musique aura été aussi populaire, dans sa quête de vérité et dans son expression inégalée du vécu quotidien. La sagesse qui s'en dégage est une grande leçon de morale qui, loin de se dispenser sous forme de serments prétentieux, vient à vous dans le plus simple des appareils, portée par une musique qui danse comme les troubadours des souks de jadis.

J'en étais à mes rêveries quand une ombre se faufila dans la salle et vint jusqu'au comptoir. J'entendis alors Ahmed L. dire au nouveau venu : «Tu sais, Dahmane, ce gars me crée des ennuis à cause de... toi !» Puis, réalisant qu'il pouvait être mal compris, il me désigna une seconde fois en précisant : «Il me réclame sans cesse ton «33 tours», alors que je dois satisfaire tout le monde !» L'inconnu se retourna vers moi. Je n'oublierai jamais ce regard exalté, ces deux yeux tranquilles qui trahissaient une grande sensibilité. Le visage est paisible malgré la rudesse des traits et l'aspect abrupt des joues, creusées par les sillons d'une vie fiévreuse. Un sourire à peine dessiné au-dessous de ses petites moustaches, il me lança de sa voix rocailleuse : «Ah, ya kho ! Je suis honoré. Mais il ne faut pas faire de problème ici à cause de mon disque. Peut-être que les autres clients n'aiment pas...»

Dahmane était à côté de moi. Le Sage aux jours tourmentés, celui qui a incarné mieux que quiconque les inconstances de l'existence et subi les affres de l'émigration dans sa chair était là, le visage mouillé par l'averse, la tête couverte

d'un béret noir et le maigre corps enveloppé dans un imperméable de la même couleur.

Juste au moment où j'allais lui répondre, le son de sa voix monta des haut-parleurs. Je connaissais ce refrain. Je les connais tous par cœur. C'est la chanson des deux colombes scrutant l'horizon marin, du haut de leur palais. Un autre refrain, une autre envolée vers le monde magique de Dahmane et de son art hors pair. L'homme a le don de nous faire revisiter les comportements de nos semblables, à la lumière d'une lanterne qui ne s'éteint jamais, parce qu'elle utilise simplement le carburant du cœur. Encore une autre, faite d'amour et de trahison. Le chanteur raconte-t-il une expérience personnelle ? Et une autre encore qui fait valser les cœurs, dans le tourbillon des émotions et la frénésie des passions. Et une autre encore, à l'intention des exilés : «Toi, le partant... Là où tu vas, où tu t'en iras, tu finiras par revenir...» Revenir aux mêmes rivages gorgés du soleil généreux de l'Algérie immortelle qui vit et vivra, malgré tous les bradages et les censures des nouveaux nababs ! Qu'ils doivent être tristes ceux qui habitent loin du parfum des orangers et des effluves nocturnes du jasmin et des lilas, ceux qui ne voient pas l'opaline Casbah agenouillée sur l'Amirauté, ceux dont les yeux habillent l'absence des couleurs de la Méditerranée.

Dahmane, ce soir-là, ne dira pas grand-chose. Comme s'il voulait nous laisser jouir de cette musique qui faisait pousser des multitudes de petits Alger dans nos cœurs apprivoisés. Lorsque, devant son insistance, Ahmed L. remit le disque d'Oum Kaltoum, il parla enfin. Mais pas de lui. De la vie, des problèmes, des voyages, de l'amitié. Il disait les choses avec simplicité et courtoisie. Dahmane était un condensé de modestie.

Aux coups de minuit, il me salua et s'engouffra dans le couloir qui menait aux escaliers. La dernière image que je garde de lui est cette ombre agile qui s'estompa doucement dans les volutes des fumées dégagées par nos cigarettes. Je ne le revis jamais jusqu'au jour où, par un lourd matin de fin août 1980 (le 31 exactement et, demain, ça fera 32 années), la nouvelle de



Par Maamar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

sa disparition accidentelle se répandit aux quatre coins d'Alger. Il est mort près d'Aïn Benian, sur cette belle corniche qu'il adorait tant et qu'il chantait souvent. Peut-être tout près de ce palais éblouissant de blancheur où les deux colombes venaient de réaliser qu'elles savaient aussi pleurer comme les êtres humains...

M. F.
(A suivre)

P. S. : Aux amis lecteurs qui me demandent des éclaircissements sur la campagne orchestrée contre moi par des sites électroniques et des télé islamistes basées en Europe, je dis simplement que la calomnie n'a jamais servi la vérité. Je rappellerai aussi qu'en 1975, des émissions radio provenant de Tanger (Maroc) affirmaient que je me déplaçais en hélicoptère et que je vivais comme un pacha ! Ceux qui connaissaient en moi l'infatigable usager du bus (place des Martyrs-Béni Messous), le non-conformiste qui a juré de ne jamais passer l'examen du permis de conduire, le client attitré du Souk El Fellah de Chéraga et le client «ardoisé» du Tahiti, avaient juré de ne plus écouter l'émission.

Quand on se revendique de la religion musulmane, il est un péché capital, peut-être le plus grave, que l'on doit éviter à tout prix : le mensonge. Visiblement, ces gars font de la politique et là, c'est le domaine par excellence du mensonge. Je suis attaqué parce que j'ai défendu le général Nezzar dans l'affaire suisse... C'est une question de souveraineté nationale, point barre !